

### Description du projet

L'objectif de ce travail est de réaliser un pastiche du Marcel Schwob des *Vies imaginaires* en rédigeant les vies de personnes qui se rattachent aux périodes abordées par l'écrivain, soit le monde gréco-romain, l'Italie mystique du XIV<sup>ème</sup>, le Moyen Age français, le monde du théâtre du XVII<sup>ème</sup> ainsi que celui de la mer et des pirates<sup>1</sup>. On s'appliquera ici à rendre le style sobre et précis de l'auteur, tout en respectant sa manière d'utiliser les temps, de ne retenir que certains épisodes des trajectoires réelles et de transformer les faits avérés pour qu'ils entrent dans l'orientation de son récit. Les thèmes seront également en lien avec ceux qui sont traités dans l'ouvrage de Schwob, le but final étant de retrouver l'impression étrange que laisse la lecture des *Vies imaginaires*, soit un contraste entre une humanité approchée dans ses singularités et la force commune qui semble diriger ces destinées.

### Première vie : Sulpicia

Sulpicia est la seule poétesse de l'époque classique dont les textes nous soient parvenus. Il s'agit de six pièces élégiaques narrant les heurs et malheurs amoureux d'une jeune patricienne romaine, nièce de Messalla, sous le règne d'Auguste. Elle fait partie de la *gens Sulpicii*, les commentateurs la rattachant à Servius Sulpicius Rufus, grand juriste ami de Cicéron. Ceux-ci ne s'accordent toutefois pas pour définir le lien de parenté qui le relie à elle, certains le considérant comme son père, d'autres comme son grand-père. Ils affirment en outre unanimement que la jeune fille a perdu son père assez tôt et a été placée sous la tutelle de son oncle, ce qui lui a permis de côtoyer des poètes élégiaques de l'empire, notamment Tibulle. Le reste de son existence étant pratiquement inconnu, le témoignage le plus convaincant reste ses poésies.

J'ai choisi cette poétesse pour son appartenance au monde romain, sa faible notoriété<sup>2</sup> et sa singularité de femme se piquant d'écrire des poèmes au I<sup>er</sup> siècle avant Jésus-Christ. Pour cette vie, je me suis notamment inspirée des vies de Lucrèce, et de Pétrone, auteurs romains, et particulièrement de celle de Clodia, *matrone impudique*<sup>3</sup>.

### Au sujet de Sulpicia :

- Bréguet, Esther, *Le roman de Sulpicia*, Genève, Librairies de l'Université, 1946.
- Zehnacker, Hubert & Fredouille Jean-Claude, *Littérature latine*, Paris, Presses Universitaires de France (PUF), 1993.

### Pour lire ses élégies :

- Tibullus, Albius, *Tibulle et les auteurs du Corpus Tibullianum*, texte établi et traduit par Max Ponchont, Paris, Les Belles Lettres, 1989.

---

<sup>1</sup> Schwob, Marcel, *Vies imaginaires*, Paris, Flammarion, 2004, présentation par Jean-Pierre Bertrand et Gérard Purnelle, p. 32.

<sup>2</sup> Ce principe est en accord avec la démarche de Marcel Schwob, voir : idem, préface, p.60.

<sup>3</sup> Idem, CLODIA, *matrone impudique*, p. 81.

## SULPICIA

### *Poétesse publique*

Elle poussa son premier cri tandis que sa mère ravalait son dernier râle. Elle était nièce de Messalla, patron d'écrivains, et la maison de son enfance faisait résonner les inflexions de voix des poètes. Les hexamètres l'ennuyaient. Aussi, lorsque ses oreilles perçurent la claudication d'un pentamètre, ses entrailles se secouèrent et tout entière elle se ravit de ces sons. Elle se fit disciple de Tibulle et apprit à ses côtés le rythme imparfait et le style léger. Derrière les brisures du distique élégiaque, Sulpicia découvrait Eros et chercha à l'imiter. Elle voulait être également douée du pouvoir de faire trébucher les hommes pour en tirer pareils sons. Elle appela le scribe de son oncle et lui dicta des lettres courtes et enflammées qu'elle adressa à tous les hommes lettrés de l'empire.

Quand Tibulle mourut, Cérinthus lui répondit. Sulpicia reconnut le désir qu'elle avait appris à connaître par l'évocation du nom de Délie, mais n'y vit point la pointe de la flèche d'Eros. En ces temps avantageux pour les poètes, elle se crut protégée et ne se méfia guère du hâbleur. Ses mots la flattèrent. Dans l'empire, la paix créait le désordre; les oiseaux coupaient le ciel bleu en de larges faisceaux noirs, et les augures ne s'accordaient plus sur l'interprétation à donner au phénomène; les jeunes filles refusaient de rejoindre Vesta parce qu'elles savaient qu'existaient de plus grandes chaleurs que le feu: elles avaient appris cela dans les *volumina* qu'elles déroulaient sous la lumière dorée que la lune accordait aux contours obscurs des signes. Par ces nuits de demi-teinte, Cérinthus rejoignait Sulpicia mais ne la possédait pas. Sulpicia se gênait encore de Diane, et craignait ses flèches sans réaliser qu'elle était bien plus vulnérable depuis qu'Eros lui avait infligé une blessure béante. La nuit appartenait au scribe, à qui Sulpicia dictait minutieusement les mouvements de son esprit. Cérinthus l'oublia dans les lupanars et la bile noire remonta dans le corps de Sulpicia.

Elle s'habilla d'une toge blanche et entoura sa taille d'un foulard de laine de même couleur. Le scribe lui rendait visite à la tombée de la nuit et recueillait sur le papyrus la nature de ses troubles. Le stylet, guidé par sa main, se posait et se relevait au rythme des mots dictés, donnant un support matériel au souffle avide de Sulpicia. Les désirs qui furent consignés prirent bientôt formes. A force d'animer sa bouche pour en

sortir les vers étonnants, son visage se mut, puis son corps. Elle l'offrit au scribe qui lui fit découvrir l'accomplissement du plaisir. Dès lors, les mots chuchotés ne la satisfirent plus. Son journal fut publié à Rome avec l'aide de ses connaissances, les jeunes filles rougirent du manque de pudeur et les jeunes hommes sourirent d'une audace prometteuse. La vie publique s'ouvrit à elle, toute faite de satires et de banquets, de poèmes et de mets. Les envies prirent corps et elle se mit à les clamer d'une voix claire. Elle les envoyait au ciel, sachant que Vénus y accueillait ses paroles. Le scribe fut oublié et chacun désira prendre sa place. Sulpicia quitta aussitôt l'atrium pour le forum.

Personne ne sait à quel prix elle vendit ses vers. Que ce fût pour un as ou un nummus, elle vécut misérablement dans les ruelles, où quelque visionnaire garda soigneusement ses poèmes apposés sur la cire. Sulpicia partit pour Capoue où elle continua de composer; mais personne ne prit plus la dictée, seul le vent profitait des rebondissements réguliers de ses paroles. Un affranchi la remarqua et s'adressa à elle en distiques. Elle crut reconnaître son maître et le suivit. Il se nommait Albius et monnayait sa maîtrise des poètes en sesterce, car il savait qu'en ces temps-là on était friand de sonorités délicates. De petites troupes de curieux se réunissaient autour d'eux et Sulpicia laissait libre cours à ses idées. Les mots se précipitaient et Albius récoltait les as déposés à leurs pieds. Ils marchaient jusqu'au prochain carrefour et recommençaient. Une fois un sac d'as dans la poche, Albius prit la route seul en direction de l'Asie, où il devint rhéteur des grands chemins.

Aux Ides de mars de l'an 8 avant notre ère, un marchand apprit à Sulpicia la mort de son oncle. Délivrée de cette lignée, elle retourna à Rome pour y réciter ses vers. Sans aucuns biens que ses vêtements dont le blanc avait terni, elle s'installa aux abords du temple d'Apollon. On l'écoutait raconter ses plaisirs pour qu'elle acceptât de les partager. La proximité d'avec les lupanars l'affaiblirent et la fraîcheur de la nuit lui prit sa voix. Elle enferma alors dans sa gorge tous ses récits et se contenta de sourire. Un brigand la trouva recroquevillée au pied des colonnes, les lèvres flétries. Il enfonça son poignard dans sa poitrine, lui prit sa monnaie, et un codex qu'il abandonna un peu plus loin. Le cadavre reposait, bouche ouverte, yeux fermés, sur les pavés de Rome.

## Deuxième vie : Ambrogio Bondone, dit Giotto

Célèbre peintre italien du *trecento*, Giotto naît d'un père paysan, en 1266, dans le pays toscan. La légende veut que Cimabue, au cours d'un voyage, le découvre dessinant ses moutons et l'emmène avec lui à Florence. Le maître lui transmet sa technique tout en le laissant suivre ses inspirations. Sa peinture s'inscrit dans la continuité de celle de Cimabue, puisqu'elle s'applique à rendre la nature telle qu'elle est, mais Giotto affine encore davantage la ressemblance avec la nature. Il est remarqué et engagé pour des ouvrages dans les grandes villes d'Italie. Sa dernière oeuvre est le *campanile* de la cathédrale *Santa Maria del Fiore* à Florence, dont il est responsable de la construction. Il meurt en 1336 alors que la cathédrale est encore inachevée.

Si Giotto est un peintre très reconnu, il me semble que le tournant qu'il contribue à faire prendre à la peinture italienne est principalement dû à un trait de son caractère qui fait de lui un homme inspiré et en partie détaché des courants artistiques. C'est cette orientation personnelle obstinée que j'ai tenté de retracer dans ce texte.

### Au sujet de Giotto :

- Battisti, Eugenio, *Giotto : étude biographique et critique*, traduit de l'italien par Rosabianca Skira, Genève, Skira, 1960.

- Vasari, Giorgio, *Les vies des meilleurs peintres, sculpteurs ou architectes*, Edition commentée sous la direction d'André Chastel, Paris, Berger-Levrault, 1989.

# GIOTTO

## *Peintre*

Personne ne sait si son père l'appelait déjà Giotto ou si ce diminutif lui vint de Cimabue, son maître. Ce qui est certain est qu'il se nommait vraiment Ambrogio Bondone et qu'il garda toute sa vie l'émerveillement d'un enfant devant la nature. Il fut d'abord fasciné par l'éclat teinté de bleu que renvoyait l'oeil des brebis, la fraîcheur qui se dégageait avec fragilité des plaines de la Toscane, les contrastes qu'offraient un troupeau paissant dans l'horizon vert et la clarté du ciel dont il trouva le bleu imposant. Comme il était pauvre et démuné, il fit des galets ses supports, des silex ses pinceaux et rêva de maîtriser les couleurs. L'oeuvre divine lui semblait avoir été créée pour être reproduite, voilà pourquoi il devint peintre.

Cimabue l'enleva de sa campagne et lui apprit son art. Giotto écouta et reproduisit, mais continua toujours de dessiner les paysages de son pays, refusant la couleur or qu'il n'arrivait à identifier à rien de sa connaissance. Il ne comprenait point d'où venaient ces fleurs hautes comme des hommes qu'il voyait dans l'atelier, ni pourquoi les fresques refusaient aux brins d'herbe leur espace. Lorsqu'il interrogeait son maître, celui-ci lui répondait: "C'est Dieu qui a offert aux hommes de génie le don de créer à l'image de Sa grandeur." Giotto continuait cependant de dessiner des oliviers. Sa première réalisation fut un morceau de son pays devant une étendue de ciel; son maître lui conseilla de tenter une Annonciation.

On dit que le pape Benoît IX l'accueillit car Giotto avait tracé à main levée un cercle parfait. Le saint homme avait cru alors reconnaître le souffle du Créateur et avait pris ombrage de ce qu'Il ne se fût révélé à lui. Il donna de l'ouvrage à Giotto qui réalisa une Vierge à l'enfant devant un ciel d'encre parsemé d'étoiles. Le jeune peintre concentra toute son attention dans le regard de la mère vers son fils, prit des modèles pour s'assurer de l'orientation de la pupille et observa un nouveau-né afin de reproduire la torsion de la bouche. On lui disait qu'il se trompait, que la peinture, comme tous les arts, avait été héritée des Byzantins et qu'on trouvait l'inspiration en lisant les Ecritures et non en observant l'espèce décadente. Giotto écoutait mais ne parlait point. Il devint silencieux et observateur; on commença à le craindre et on regarda ses oeuvres avec une admiration terrifiée.

Mais Giotto voulait égaler le Seigneur et il poursuivit ses essais. A Arezzo, il laissa un Saint Jérôme inspiré par son père; il dessina son frère à Assise, qu'il appela François. Il connut Dante dans la ville de Padoue et fut assuré que la voie qu'il avait choisie était la seule capable de toucher à la perfection. Ainsi vivait Giotto, n'abandonnant son labeur qu'à la disparition totale de l'astre du jour. Sur les ruines de *Santa Reparata*, il bâtit les fondations d'une nouvelle cathédrale et c'est à cette période qu'il eut l'impression que la mère de Dieu conversait avec lui. Il lui demandait si la voûte était assez ample et elle lui disait que la générosité du Tout-Puissant ne connaissait pas de limites, ce qui le persuadait de retoucher encore le travail.

Elle le pressa de réaliser enfin l'oeuvre pour laquelle il avait été façonné. Elle lui parla de grandeur. Il donnait alors les directives à ses ouvriers pour la journée et s'isolait pour être en plus grande intimité avec l'ordonnatrice de la cathédrale; il travaillait et elle l'encourageait, lui soufflant quelle pierre ajouter et comment continuer. Giotto se régala de ses paroles et rêvait d'atteindre son inspiratrice. Voilà pourquoi il entreprit d'exécuter un clocher atteignant le ciel. Il était persuadé qu'en terminant ce monument, il serait aux côtés de cette voix et enfin au niveau de Dieu.

Il fit venir de toutes les villes avoisinantes des pierres massives qu'il choisit une à une. Il les pesait, les observait, et écoutait. La silhouette du bâtiment se dessina et la tour prit forme. Ce fut un campanile et Giotto voulut que le son qui en sortirait résonnât sur toute la Toscane et que chacun sût que Dieu était parmi la nature, dans chaque crevasse et sur chaque olivier. Les ouvriers travaillaient sans relâche mais rien n'était jamais assez bien pour lui. Il s'arrêtait, remuait un peu ses lèvres, semblait délibérer puis demandait que tout fût repris. Les pierres s'accumulaient mais la hauteur ne suffisait point. A la septième année, il gravit la tour et pleura. Certains disent qu'une pierre se détacha, d'autres qu'il prit le ciel pour la mer et y plongea. Il suffit de savoir qu'il souffla dans sa chute : "*Ave Maria.*"

### Troisième vie : Jean d'Estivet

Jean d'Estivet a vécu au XV<sup>ème</sup> siècle, en pleine guerre de Cent Ans. Le seul événement auquel il a pris part qui soit documenté est le procès de Jeanne d'Arc dans lequel il a la charge de procureur général. Hormis ces témoignages, on ne connaît que peu d'éléments de son existence. Il est chanoine de Beauvais et proche de l'évêque Cauchon qui a orchestré le procès et qui est connu pour être un fin opportuniste. Ses interventions dans le procès le montrent impatient et intolérant envers l'accusée, il a d'ailleurs rédigé les chefs d'accusation qui étaient au nombre de septante mais qui ont été par la suite clarifiés et réduits à douze par l'évêque.

Pour cette vie, je me suis notamment inspirée de la vie de Nicolas Loyseleur, juge tout comme Jean d'Estivet au procès de la pucelle d'Orléans, mais également de celle de Cecco Angiolieri, *poète haineux* et de Walter Kennedy, *pirate illettré*. Mon point de départ était effectivement les témoignages rapportant les injures qu'il aurait proférées à plusieurs reprises à l'égard de l'accusée.

#### Au sujet de Jean d'Estivet:

- Bourassin, Emmanuel, *L'évêque Cauchon*, Paris, Librairie académique Perrin, 1988.
- [www.stejeannedarc.net](http://www.stejeannedarc.net) : site internet très bien documenté sur lequel se trouvent, entre autres, le procès de condamnation de Jeanne d'Arc ainsi que le procès en nullité de la condamnation.

## JEAN D'ESTIVET

### *Chanoine*

Il naquit à Rouen et fut orphelin dans un monastère franciscain. Son caractère seyait au froc gris et la ceinture de corde le rendit intransigent. Privé depuis toujours de la présence des femmes, il en conçut une idée répugnante et refusa d'adresser ses oraisons à Sainte Claire; il lui soufflait dans la solitude de sa cellule : "Gobeline, guai à toi comme à tes soeurs!" et s'endormait dans la paix. Les notables personnages qui l'entouraient lui apprirent les paroles de Saint François et les palefreniers le langage du commun. Sa rhétorique fut appréciée en tous lieux. On le persuada de servir la chrétienté *ad aeternum* et il devint chanoine à Beauvais auprès du prudent frère Jacques de la Pierre.

Comme frère Jacques luttait contre le démon, il enseigna à Jean d'Estivet comment le débusquer et lui narra les fructueuses expériences qu'il avait vécues.

– La géhenne, disait frère Jacques, n'est que petite peine pour l'hérétique. Vomi par l'Enfer, il se doit d'être brûlé sur les bourrées. Car enfin on vient à bout des indomptables. Dans les cendres, le corps et l'âme ne sont plus.

– Que ces flaitarts crépitent et Balial succombe, s'échauffait Jean d'Estivet, puis il chuchotait : "Bardienne!".

Il lut la bulle *Super illius Specula* et imagina avec délice les possédées du démon crépiter sur des bûchers.

Sa ferveur vint aux oreilles de l'évêque Cauchon qui l'introduisit auprès de sir John Typtot. Il le trouva direct et plaisant, aussi se fit-il l'ami de son peuple et trahit-il frère Jacques et sa patrie. On lui confia alors, comme vénérable et discrète personne, la charge de promoteur dans le procès de Jeanne la pucelle que l'on venait de capturer. Jean d'Estivet ôta sa coule qui lui semblait terne et se vêtit d'une ample chape rouge dont les plis prenaient la couleur du rubis à la lumière.

On dit qu'il essaya de tromper la Pucelle en prenant l'apparence d'un prisonnier, mais que la tentative fut vaine. Ce qui est certain est qu'elle le courrouça et qu'il quitta la cellule de la tour vers les champs en criant : "Paillarde, ordure!". Il identifia Jeanne aux sorcières, se promit de lui faire subir le traitement lui convenant, prit sa plume et

fit son labeur d'accusateur public. Le lendemain, il fit lire par Thomas de Courcelles les septante articles de l'acte d'accusation, qui commencent ainsi : "Jeanne, dite la Pucelle, de provenance de Lorraine, a abandonné sans vergogne la décence convenable à son sexe. Il est prouvé qu'elle est sorcière, invocatrice des esprits malins." Jean d'Estivet sentit la présence de Dieu lorsque Jeanne prit feu sous ses yeux. Ce jour-là, il adressa au ciel un sourire de connivence.

A Caen, il chercha les sorcières dans les maisons closes. Il trouva une femme échevelée et son oeil affûté lui indiqua le démon.

– Ribaude, ne te fais pas prier et livre tes tours sans tarder, l'exhorta-t-il.

Elle lui sourit et lui promit de tout lui révéler contre un sou. Il accepta et elle enleva l'étoffe qui la couvrait pour laisser apparaître son corps. Jean d'Estivet ne connaissait guère l'anatomie féminine. Il fut persuadé d'avoir affaire à un être maléfique et s'enfuit en courant. Dès cet instant, l'humanité fut séparée en deux espèces distinctes dans son esprit, l'une rattachée au Seigneur, l'autre à Satan.

Jean d'Estivet ne put s'empêcher d'injurier les dames et demoiselles qui croisaient son chemin. L'ordre franciscain en fut averti et on l'enferma dans sa cellule de Rouen avec du pain et de l'eau. Il vit en rêve les Franciscains dénudés regarder les corps nus des Clarisses et voulut rendre justice à son Seigneur. Il prit sa lanterne et la porta à sa paillasse pour la purifier. Dans les flammes, il vit Jeanne la Pucelle d'Orléans porter l'auréole, puis la Sainte Vierge lui adresser un sourire narquois. Il mourut en criant : "Seigneur, Vous aussi...".

### Quatrième vie : Mary Read

Mary Read est connue pour avoir été pirate auprès de Jack Rackham et Anne Bonny, sa compagne. Elle naît en 1680 d'une mère dont le mari avait pris la mer après ses noces et n'en était jamais revenu. Afin de pouvoir profiter encore de l'aide financière de la famille du disparu, sa mère la fait passer pour son frère Archibald, décédé peu avant. Mary est envoyée à treize ans comme valet de pied, métier qui ne lui convient guère; elle devient donc rapidement matelot sur un navire de guerre, toujours dans un costume d'homme. Des vicissitudes la mènent en Flandres où elle s'engage dans la cavalerie avant de se marier et d'ouvrir une auberge. Après la mort subite de son époux, elle intègre un régiment de frontière qui se fait bientôt attaquer par des pirates qu'elle décide de suivre. Elle rejoint plus tard le navire de Jack Rackham, sur lequel elle rencontre son fiancé. L'équipage est bientôt arrêté par un bateau de la Navy. Mary comparait devant le tribunal et son exécution est ajournée en raison d'un accouchement à venir. Emportée par la fièvre dans son cachot en 1720, elle n'enfantera jamais.

Cette vie entre dans la catégorie des personnes rattachées à la mer et à la piraterie que Schwob affectionne. Sa piètre mort et son destin singulier font de Mary un personnage qui s'inscrit dans la démarche littéraire des *Vies imaginaires*, laquelle met en lumière la manière dont un trait particulier de l'individualité marque le parcours de vie.

### Au sujet de Mary Read :

- Haechler, Jean, *Les Insoumises*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2007.

- Johnson, Charles, *Histoire des pirates anglais, depuis leur établissement dans l'île de la Providence jusqu'à présent... avec la vie et l'aventure de deux femmes pirates...* traduit de l'anglais du capitaine Charles Johnson sur l'édition de 1774, Genève, Famot, 1997.

## MARY READ

### *Pirate déguisé*

Elle naquit un jour d'éclipse et l'obscurcissement de la lune transforma ses impressions. Les draps de sa couche se plissaient comme les ondes, elle crut y voir un fleuve. Les barreaux de son lit étaient drus, ils lui semblèrent une forêt. La rotondité du sein nourricier devint l'astre du ciel. Sa mère la regarda grimacer devant la psyché. Comprenant que l'enfant eût tout aussi bien pu être son fils défunt et qu'elle avait intérêt à entretenir le leurre, elle annula la mort de l'un par la naissance de l'autre et vêtit Mary Read de la veste bleue d'Archibald. De ce jour, Mary fut Archi.

Son enfance se passa bruyamment. Elle ne rencontrait point un camarade sans déclencher la castagne. Les armes enfantines qu'elle arborait brillaient à sa ceinture et il ne fallait pas s'étonner de voir fuir devant elle un garçon poltron. Les rixes l'attiraient et le monde était pour elle une scène où exposer son courage et faire montre de la puissance de ses mains. La Flandre cherchait à cette époque des cavaliers, elle s'imagina sur un fier étalon à la poursuite de quelque ennemi et se porta volontaire. On l'engagea sur le champ, soit que les soldats fissent défaut soit qu'on eût décelé l'air farouche derrière le visage tendre du jeune Read.

L'assaut que subit son régiment lui donna l'occasion d'abandonner la discipline de l'armée pour adopter la loi des pirates. On lui fit signer la charte, par laquelle elle s'engagea à ne sortir son arme du fourreau que pendant les pillages, à ne point s'adonner à des jeux d'argent, à se battre en toutes circonstances sans craindre le danger et à respecter son capitaine, Jack Rackham dit Calicot Jack. Le vin des îles fut bu et on fuma la pipe sur le pont jusqu'au moment du jour où le soleil lance ses premiers rayons contre l'obscurité.

Son premier abordage fut un vaisseau anglais en provenance de Jamaïque. L'attaque fut annoncée et on mit cap sur le navire.

– Gentilshommes de fortune, dit le capitaine à son équipage l'oeil ému, tournons-nous vers Notre Seigneur et repentissons-nous de nos coupes; et qu'Il nous assure à tous le retour sur notre sloop les troussees bien garnies. Amen.

Chacun étreignit son voisin et alla rejoindre son poste. C'est là que le courage de Read fut remarqué. A la trentième année, elle était devenue encore plus pugnace et la bande qu'elle plaquait sur sa poitrine avait compressé sa féminité jusqu'à la lui faire oublier. Elle prit en chasse un mousse qui préféra sauter à la mer, déclenchant chez Read le rire grinçant du pirate. Elle fit traverser son fer dans le tronc de deux matelots tandis qu'elle captura, pour son art, un menuisier qui l'avait regardée.

Il est rapporté que, dès cet instant, Read se transforma. Ses vêtements se bombèrent et l'on devina les rondeurs à travers la chemise. Elle veilla un jour tard en compagnie du menuisier et, se baissant pour recueillir un penny qui avait été épargné par le partage du butin, sa gorge fut entraînée et un sein découvert. Elle lui exhorta de ne point la trahir et il lui fit serment de fidélité amoureuse. Mary ne connaissait que la passion des armes et ne comprit pas les pratiques de son amant. L'affection lui répugna et les étreintes lui semblèrent vaines. Elle ne pouvait cependant s'empêcher de quitter sa couche pour observer le corps entortillé du jeune homme qui s'accommodait mal du plancher des câles.

En octobre, l'équipage de Calicot Jack accosta dans le port de Kingston. Le menuisier chercha querelle à un solide Anglais qui se nommait Pitt Owen. Les personnes de même origine trouvant le moins souvent terrain d'entente, les coups furent donnés et rendus et on sortit les sabres. Mais le corps d'Owen se tassa et se fracassa sur le sol de la taverne en laissant apparaître Read. Le soir, une escouade anglaise prit le bateau; Read fut attachée avec des fers et transportée dans un cachot.

Elle comparut grosse devant le tribunal. On devina sa poitrine, remarqua son ventre et ajourna sa pendaison. Une paille lui fut offerte en prison, où son voisin de cellule partagea généreusement sa fièvre avec elle. Son délire fut tel: elle jura aux murs qu'elle les enverrait en enfer s'ils ne reconnaissaient pas la puissance de Read, crut à nouveau découvrir la mer dans sa couche et se crut capitaine de navire. Quand le gardien ramassa son corps pour l'envoyer à la fosse commune, il découvrit son ventre bleu, fortement noué par un drap, et les initiales AR gravées sur sa poitrine.